



PATRICIA CABOT

La belle scandaleuse

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Patricia Cabot

Auteure de romans pour adolescents et pour adultes, Patricia Cabot a écrit près de quatre-vingts livres. On lui doit plusieurs romances historiques à succès, dont *La belle scandaleuse*, mais c'est sous le pseudonyme de Meg Cabot qu'on la connaît le plus souvent avec sa fameuse série *Journal d'une princesse*.

La belle scandaleuse

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Les aventurières des Bahamas
N° 7691

PATRICIA
CABOT

La belle
scandaleuse

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Ménage*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
A LITTLE SCANDAL

St Martin's Paperbacks edition,
Published by St. Martin's Press, New York

Éditeur original
© Patricia Cabot, 2000

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2005

À Benjamin

Première partie

1

Londres, avril 1870

— Je te dis que je n’y vais pas ! Lâche-moi ! s’écria-t-elle en se tortillant pour essayer de se dégager.

Il était las de la raisonner. Parfois, il avait l’impression qu’il ne faisait que cela depuis dix-sept ans : la raisonner.

— Tu y vas.

Sa voix profonde avait pris une intonation si menaçante que le valet de pied qui attendait près du cabriolet se redressa en roulant les yeux, effaré.

— Non ! cria-t-elle en se démenant de plus belle.

Elle était agile comme un chat, et il dut saisir son bras gainé de soie pour l’empêcher de s’échapper.

— Je t’ai demandé de me lâcher !

Il soupira. Bon. Il aurait dû se douter qu’ils en arriveraient là. Une heure plus tôt, il refaisait son nœud de cravate devant la glace – Duncan était un valet exemplaire mais il devenait têtu avec l’âge, et totalement réfractaire aux changements subtils de la mode masculine, si bien que James était chaque fois obligé de défaire secrètement le travail de son valet qui s’acharnait à nouer sa cravate comme il y a vingt ans – quand Mlle Pitt avait fait irruption dans le salon dans un état d’agitation extrême.

— Milord... avait-elle sangloté, ses grosses joues striées de larmes. Elle est insupportable ! Insupportable,

vous m'entendez ? Personne, *personne* ne peut tolérer d'être traité de cette manière... C'est au-dessus de mes forces...

Sur ce, une main sur la bouche, Mlle Pitt avait quitté la pièce aussi soudainement qu'elle y était entrée.

James en avait déduit que Mlle Pitt venait de lui donner sa démission. Accablé, il avait reporté son attention sur son nœud de cravate, mais sans grande conviction car il n'avait plus besoin de soigner son apparence avec une attention particulière. Contrairement à ce qu'il avait prévu, il allait devoir escorter lui-même Isabel au cotillon de lady Peagrove, au lieu de passer la soirée avec l'inimitable Sara Woodhart.

Que le diable les emporte toutes !

Voilà maintenant que la cause de tous ses maux se contorsionnait en essayant de le mordre – oui, de le *mordre* – pour se libérer. Pourvu qu'aucun de ses voisins ne soit derrière ses carreaux ! Ce genre de scène était on ne peut plus embarrassante. Ce n'était pas la même chose autrefois, quand Isabel était plus jeune et plus petite, mais aujourd'hui...

Aujourd'hui, il aspirait de plus en plus souvent à s'installer confortablement dans sa bibliothèque avec un cigare, devant un bon feu de cheminée.

Oui, davantage encore qu'à la compagnie de l'incomparable Mme Woodhart.

Doux Jésus ! Quelle horreur ! Était-ce donc vrai ? Il se faisait vieux ? Duncan le lui avait fait remarquer à maintes occasions. Pas d'une manière explicite, bien sûr. Un bon valet ne laissait jamais entendre que son maître n'était plus dans la fleur de l'âge. Mais, l'autre matin, ce coquin avait eu le toupet de lui présenter un gilet en *flanelle*. En flanelle, rien que ça ! Comme si James n'avait pas trente-six, mais soixante-seize ans. Comme s'il était un infirme, et pas l'homme fringant dont les femmes les plus séduisantes de Londres, y compris la très avisée Mme Woodhart, recherchaient

la compagnie. Toujours est-il que ce jour-là, James avait reçu une bonne leçon.

C'était au tour d'Isabel d'en recevoir une à présent. Et il ne plaisantait pas. D'autant que c'était pour son bien.

— Et moi, je dis que tu y vas, trancha-t-il.

Sur ce, il se pencha et, avec l'habileté due à une longue pratique, il la renversa sur son épaule et la souleva comme un sac de farine.

Isabel poussa un hurlement tellement strident qu'il sembla déchirer l'épais brouillard qui s'était abattu sur Park Lane – et vraisemblablement sur Londres tout entier, avec la chance qu'il avait. Avec le ralentissement que le brouillard entraînait sur la circulation, ils allaient mettre des heures pour arriver chez les Peagrove. Comme si l'hystérie d'Isabel ne suffisait pas ! Que pouvait-il endurer de pire ? Une balle dans la tête, ou peut-être un couteau dans le cœur.

Il en était là de ses réflexions lorsque la deuxième éventualité parut se réaliser. À la différence que, au lieu d'une lame, c'est la pointe d'un parapluie qu'une intruse surgit de nulle part, en l'occurrence du brouillard, pointa sur lui dans la région du cœur.

— Je vous demande pardon, madame, dit-il à la propriétaire du parapluie, se félicitant de s'exprimer calmement, lui qui avait la réputation d'avoir le sang chaud. Si vous vouliez bien baisser cette... chose ? Elle entrave ma progression vers la voiture qui m'attend.

— Un pas de plus et je risque de réduire dangereusement vos chances d'engendrer un héritier, rétorqua la propriétaire du parapluie avec une voix étonnamment grave pour une personne aussi maigrichonne.

James regarda son valet de pied. Était-ce son imagination ou était-il interpellé sur le pas de sa porte par une parfaite inconnue ? Pire, une parfaite inconnue qui se révélait être une jeune femme... exactement le genre de jeune femme que James évitait soigneusement dans les réunions mondaines.

Qui l'en blâmerait, d'ailleurs ? La plupart du temps, quand il entamait une conversation avec ce genre de créature, la mère, en général couverte de bijoux et poudrée à l'envie, surgissait soudain d'on ne sait où pour récupérer poliment mais fermement sa petite chérie et s'empresser de l'éloigner de lui.

Cette fois, aucune mère n'était en vue. Cette jeune femme était seule. Ce qui était pure folie par une nuit aussi lugubre. Où était son chaperon ? Une personne si jeune devrait assurément en avoir un, ne serait-ce que pour l'empêcher de menacer les gens avec la pointe d'un parapluie.

Bon. Si elle avait été un homme, James l'aurait simplement terrassé d'un coup de poing avant d'enjamber son corps inerte pour continuer son chemin. Si nécessaire, il se serait fait un plaisir de lui loger une balle entre les deux yeux.

Mais, loin d'être un homme, elle était un tout petit bout de femme. Il lui aurait suffi de tendre le bras pour la soulever et l'écartier de son chemin, sans le moindre effort. Non, poser les mains sur une femme, surtout quand elle était si jeune, avait tendance à entraîner toute sorte de complications. Qu'était-il censé faire ?

Perry, que James appela à l'aide du regard, ne lui fut d'aucun secours. Lui aussi fixait l'inconnue, les yeux exorbités. Nullement à cause du parapluie qui menaçait son maître, mais à la vue des chevilles d'une finesse extrême qui apparaissaient sous la robe, dont le bas se relevait à cause de la position d'escrime qu'elle avait adoptée.

L'imbécile ! James veillerait à ce qu'il soit chassé dès le lendemain.

— Posez-la par terre, exigea la jeune femme. Tout de suite.

— Écoutez... commença-t-il d'un ton beaucoup plus conciliant que les sentiments qui l'agitaient. Inutile de me piquer avec ce truc. Figurez-vous que je suis...

— Je m'en moque comme de l'an quarante, l'interrompit-elle avec vivacité. Vous allez poser cette fille par terre et vous estimer heureux que je n'appelle pas un agent de police. Ce qui est d'ailleurs loin d'être exclu. Je n'ai jamais rien vu d'aussi scandaleux de toute ma vie. Un homme abusant d'une jeune fille qui doit avoir à peine la moitié de son âge !

— *Abusant !* répéta James en manquant lâcher son fardeau sous l'effet de la surprise. Comment osez-vous suggérer une chose pareille ? Pensez-vous vraiment que...

À sa grande consternation, Isabel, qui observait un silence suspect depuis que cette mégère le menaçait, leva la tête sous son capuchon et se mit à gémir :

— S'il vous plaît, mademoiselle, aidez-moi. Il me fait affreusement mal...

La pointe du parapluie appuya davantage juste au-dessus du revers de sa veste, précisément en haut du cœur. La jeune personne tourna la tête vers le valet :

— Et toi, ne reste pas planté là à ne rien faire, crétin ignorant. Cours chercher un agent !

Perry en demeura bouche bée. Sous l'œil exaspéré de James, le visage du garçon se tordit dans tous les sens comme s'il réfléchissait, partagé entre la loyauté envers son maître et le désir de ne pas froisser l'inconnue.

— M... mais, commença à bégayer l'imbécile. Si je fais ça, il va me renvoyer, mademoiselle.

— Te renvoyer ? répéta-t-elle en écarquillant ses yeux gris déjà démesurément grands. À choisir, que préfères-tu ? Être renvoyé ou bien jeté en prison pour complicité de viol et intimidation ?

— C'est que, mademoiselle... geignit Perry.

Isabel, qui jusqu'ici était parvenue à se contrôler, se mit à trembler sur l'épaule de James, de plus en plus fort. Les baleines du corset furent incapables de contenir les violents spasmes qui la secouèrent quand elle éclata de rire.

Bien entendu, la demoiselle au parapluie prit ce déchaînement d'hilarité pour des sanglots. James la vit pâlir sous sa coiffe. Fulminant, elle replia le bras dans l'intention évidente de prendre son élan pour l'embrocher purement et simplement.

La goutte, qui fait déborder le vase, décida James.

— Écoutez, dit-il en faisant glisser Isabel de son épaule pour la poser sur ses jambes à côté de lui – sans la lâcher pour autant, il n'était pas fou, car elle était capable de s'enfuir dans la nuit, comme elle l'avait déjà fait ces derniers temps. Bien que j'ignore comment nous avons pu en arriver à une situation aussi grotesque, qui plus est sur le pas de ma porte, permettez-moi de vous assurer qu'il n'y a rien de plus respectable. Il se trouve que cette jeune fille est ma fille.

L'ombrelle ne frémit pas d'un pouce. Ni même d'un demi-pouce.

— À d'autres, jeta l'inconnue, intraitable.

James regarda autour de lui à la recherche d'un projectile quelconque. Il se sentait au bord de l'apoplexie. Qu'avait-il fait au bon Dieu pour mériter ça ? Tout ce qu'il voulait, c'était marier Isabel à un jeune homme convenable, qui ne la battrait pas et ne dilapiderait la dot qu'il lui avait constituée. Il voulait être libre de passer une soirée tranquille avec une femme agréable comme Sara Woodhart. Ou avec un livre. Était-ce trop demander à la vie ?

Apparemment oui, tant que des cinglées se promèneraient dans Londres armées de parapluies pointus.

C'est alors que Perry ouvrit la bouche et prononça, sans doute pour la première fois de son existence, quelque chose de sensé :

— Euh... mademoiselle ? La... jeune fille... est *vraiment* sa fille.

Incapable de se contenir plus longtemps, Isabel lâcha prise et son rire perlé s'éleva sans retenue, résonnant dans toute la rue.

— Oh, s'écria-t-elle gaiement, je suis désolée ! Mais c'était tellement drôle de vous voir menacer papa avec votre parapluie ! Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Cette fois, le parapluie en question vacilla.

— Si cet homme est votre père, pourquoi criez-vous de la sorte, pour l'amour du Ciel ? articula la jeune femme sous une frange de cheveux blonds et des sourcils arrondis par l'incompréhension.

— Pourquoi ? répéta Isabel en roulant les yeux comme si la réponse à cette question était l'évidence même. Parce qu'il veut m'obliger à aller au cotillon des Peagrove.

À la vive stupeur de James, la jeune femme – cette parfaite inconnue totalement dérangée – accepta l'explication comme si elle compatissait sincèrement. Abasourdi, il la regarda baisser lentement son parapluie jusqu'à ce que la pointe touche le sol.

— Dieu du ciel, il ne peut tout de même pas vous emmener *là-bas* !

Isabel tira la manche de James avec force.

— Tu vois, papa ? Je te l'avais dit.

James avait à présent la certitude qu'il allait succomber d'un instant à l'autre à une attaque. Ce qui lui arrivait dépassait l'entendement. Quelques minutes plus tôt, cette femme menaçait d'appeler la police, et voilà qu'elle discutait maintenant tranquillement de divertissements mondains avec sa fille, comme si elles papotaient dans la boutique d'un chapelier, mais certainement pas au milieu de Park Lane à neuf heures du soir, par une nuit de printemps envahie d'un brouillard à couper au couteau.

— C'est une bousculade insensée, affirmait la folle. Lady Peagrove invite deux fois plus de monde que sa maison peut en contenir. Et on n'y rencontre que des pique-assiette et des cousins de province.

— Je le *savais*, martela Isabel en tapant du pied sur le tapis que Perry avait déroulé pour que sa traîne ne soit pas salie par la boue quand elle monterait dans

l'attelage. Je n'ai cessé de le lui répéter, mais il n'a rien voulu entendre.

Ayant la très nette impression que l'on parlait de lui comme s'il n'était pas là, James se sentait plus exaspéré que jamais.

— Il n'écoute que Mlle Pitt, continuait Isabel. Et Mlle Pitt est sottement persuadée que c'est chez les Peagrove qu'il faut aller.

— Qui est Mlle Pitt ? demanda l'inconnue.

Avant que James ait pu placer un mot, sa fille répondit :

— Ma dame de compagnie, ou mon chaperon si vous préférez. Du moins l'était-elle, parce qu'elle a démissionné il n'y a pas une heure.

— Un chaperon ? Pourquoi diable devez-vous vous encombrer d'un chaperon ?

— Parce que sa mère est morte, si vous voulez tout savoir, glissa James avec aigreur. À présent, madame, si vous voulez bien nous excuser...

— Pas si vite ! intervint Isabel. Ce n'est pas ça du tout, papa. Maman est morte, oui, mais s'il m'affuble d'un chaperon c'est parce qu'il ne prend jamais la peine de m'emmener nulle part, ajouta-t-elle à l'adresse de l'inconnue. Il veut passer tout son temps avec Mme Woodhart...

La main de James se crispa sur le bras d'Isabel.

— Perry, la portière s'il te plaît.

Le valet, qui écoutait la conversation avec beaucoup plus d'attention qu'il n'en avait jamais porté aux instructions de James, sursauta violemment :

— Mm... milord ?

James se demanda si lui envoyer son pied aux fesses le ferait passer pour une brute. Oui, sûrement.

— La portière, gronda-t-il. De la voiture. Ouvre-la. Tout de suite.

Le malheureux valet s'empressa d'obéir. Pendant ce temps, à la grande fureur de James, Isabel continuait de jacasser.

— Oh, je me suis évertuée à leur expliquer que c'était chez dame Ashford qu'il fallait aller, mais croyez-vous qu'ils m'écoutaient ? Pensez-vous ! Pas étonnant que j'aie manqué de respect à Mlle Pitt. Quand personne ne tient compte de ce que je dis...

— C'est le bal de dame Ashford, ce soir ? répliqua la jeune femme en s'appuyant nonchalamment sur son parapluie, comme s'il s'était agi d'un maillet de croquet et qu'ils se trouvaient sur une pelouse à jouer entre amis. Dans ce cas, vous ne pouvez pas le manquer.

— Oui, mais ils s'acharnent à m'éloigner de l'homme que j'aime...

— Dans la voiture ! l'interrompit froidement James.

Il était fier de lui. Il ne l'avait pas encore mise dans la voiture de force, comme cela avait été sa première impulsion. Il apprenait à dominer ses colères, et Dieu sait que cela n'était pas facile depuis quelques semaines. Mais il y parvenait tant bien que mal. S'il pouvait se débarrasser aussi de cette pipelette et de son parapluie sans qu'une goutte de sang soit versée, il aurait remporté une nouvelle victoire.

— Mais, papa, tu as entendu cette jeune dame. Le cotillon des Peagrove n'est pas...

— *Monte dans la voiture !*

Isabel tenta de reculer, mais il fut plus rapide. En un éclair, il la saisit, la souleva et la mit dans le cabriolet – gentiment. Même la mégère au parapluie n'aurait pu dire le contraire.

Dès que les derniers centimètres de traîne eurent disparu à l'intérieur de l'habitacle, il se tourna vers la jeune femme ahurie.

— Bonsoir, lui dit-il.

Sur ce, il s'engouffra à son tour dans la voiture, aboyant au cocher de se mettre en route, ce que ce dernier s'empressa de faire.

Assise en face de lui, Isabel avait repris contenance.

— Vraiment, papa, tu n'avais pas besoin de te conduire aussi grossièrement !

— Grossièrement ! répéta-t-il avec un rire sans joie. C'est la meilleure ! Et je suppose que tu as trouvé tout à fait courtois qu'une parfaite inconnue pointe son parapluie sur moi, en menaçant d'appeler la police comme si j'étais un criminel évadé de prison ?

— Elle n'est pas une parfaite inconnue, répondit Isabel en arrangeant les kilomètres de satin blanc de sa jupe. C'est Mlle Mayhew. Je l'ai déjà rencontrée une ou deux fois.

— Seigneur Dieu ! Cette créature habite Park Lane ? Je ne connais aucun Mayhew. Chez qui travaille-t-elle ?

— Chez les Sledge. Elle est la gouvernante de tous leurs fichus garnements.

— Oh, murmura-t-il, quelque peu radouci.

Il ne s'étonnait plus de ne pas l'avoir reconnue. En tout cas, il pouvait se réjouir d'une chose : cette femme n'était qu'une domestique, elle n'irait pas crier dans tout le voisinage que James Traherne, troisième marquis de Wingate, n'avait aucune autorité sur sa tête de mule de fille.

Et si elle s'y risquait, personne ne donnerait foi à ses propos.

Puis il demanda avec une certaine indignation :

— Mais si tu l'avais déjà vue, comment pouvait-elle ignorer que tu étais ma fille et s'imaginer que j'étais sur le point de t'enlever ?

— Elle commence à peine à travailler ici, expliqua Isabel en tirant sur ses gants. Où aurait-elle pu te voir ? Certainement pas à l'église, étant donné que tu rentres juste avant l'aube la plupart du temps, le samedi soir.

James scruta son visage éclairé par la petite lampe à huile. Ce ton familier n'était pas de mise dans la bouche d'une fille qui s'adresse à son père. Il s'était probablement marié trop jeune. Son père l'avait prévenu. Les filles de ceux qui n'avaient convolé qu'après

avoir largement dépassé les vingt ans, ne leur parlaient pas de cette manière. Ou tout au moins le supposait-il, car il n'en comptait pas beaucoup parmi ses relations, sans doute à cause de son passé plein de vicissitudes et de la réputation qui en découlait.

Mais s'il avait eu plus d'amis hommes, leurs filles auraient sûrement été dociles et délicates, comme l'enfant de ses rêves – et non comme la créature rebelle sortie de l'onéreux séminaire pour jeunes filles il y a un mois et demi, qui lui répondait très impoliment.

— Isabel, dit-il aussi calmement que possible, qu'as-tu fait à Mlle Pitt ?

Elle se plongea dans la contemplation du toit.

— Si cette voiture s'arrête devant chez les Peagrove, je me sauve en courant. Tu es prévenu.

— Isabel, répéta-t-il avec une patience admirable, Mlle Pitt est la cinquième dame de compagnie que j'engage pour toi en cinq semaines. Pourrais-tu me dire ce que tu lui reproches ? Elle m'a été chaudement recommandée par lady Chittenhouse...

— Lady Chittenhouse ! Que connaît-elle ? Aucune de ses filles n'a jamais eu besoin d'un chaperon. Pas un homme sain d'esprit ne s'aviserait de les approcher. Je n'ai jamais rencontré des créatures aussi repoussantes. On dirait qu'elles ignorent ce qu'est un morceau de savon. Je serais surprise qu'elles parviennent à se marier.

James ignore ce commentaire.

— Lady Chittenhouse a écrit une lettre de recommandation très élogieuse sur Mlle Pitt.

— Vraiment ? Et a-t-elle mentionné dans cette lettre que Mlle Pitt est non seulement ennuyeuse à mourir, avec ses jacasseries interminables sur ses précieuses nièces et neveux, mais qu'elle a une fâcheuse tendance à postillonner quand elle parle ? Particulièrement quand elle essaie de corriger ce qu'elle appelle mes manières extravagantes ?

— Si tu trouvais Mlle Pitt si repoussante, pourquoi ne m'as-tu pas demandé d'engager quelqu'un d'autre ?

s'enquit James aussi gentiment que possible, vu qu'il avait envie de l'étrangler.

— Parce que tu aurais trouvé quelqu'un de pire, rétorqua Isabel en regardant les rues noyées dans le brouillard, à travers la vitre de la portière. Et que je n'ai pas le privilège d'assister aux entretiens d'embauche.

Son ton sciemment désinvolte le fit sourire.

— Et qui choisirais-tu, Isabel ? Quelqu'un comme cette Mlle Mayhew, je présume ?

— Que lui reproches-tu ? Elle est plus agréable à regarder que l'horrible Mlle Pitt, en tout cas.

— Tu n'as pas besoin de quelqu'un d'agréable à regarder, mais d'une personne sérieuse, capable de t'empêcher de courir après ce misérable Saunders...

À l'instant où il prononçait ces paroles, il comprit qu'il avait commis une erreur.

— Geoffrey n'est pas un misérable ! explosa-t-elle. Tu le saurais si tu prenais seulement quelques minutes pour faire sa connaissance !

James leva les yeux au ciel et regarda à son tour par la fenêtre. Malheureusement, ils étaient déjà bloqués dans la circulation, et la voiture était maintenant assaillie par des vendeuses de rubans, des mendiants, des prostituées... la racaille habituelle qui hantait les rues de Londres, la nuit. Les vitres étaient levées, mais ils tendaient leurs mains sales et usées par le travail et la misère. James ne put retenir un soupir. Ce n'était pas du tout ainsi qu'il avait envisagé de passer la soirée. En ce moment, il devrait être dans sa loge, au théâtre. À présent, il aurait de la chance s'il parvenait à atteindre l'entrée des artistes pour intercepter Sara parmi la foule de ses admirateurs venus rendre hommage à son talent...

Du moins était-ce ce qu'elle aimait croire, car James savait bien que ce n'était pas pour louer ses dons d'actrice qu'ils se pressaient autour d'elle, mais pour tout autre chose...

— Je n'ai pas besoin de faire la connaissance de M. Saunders, Isabel. Je n'ignore rien en ce qui le concerne, et je peux te dire que si ce faquin s'avise de franchir le seuil de notre porte, il ressortira aussitôt avec du plomb dans l'aile !

— Papa ! s'écria Isabel dans un sanglot. Si tu voulais bien m'écouter...

— J'ai suffisamment entendu tes balivernes à propos de Geoffrey Saunders. Je te prie de ne plus mentionner ce nom en ma présence.

Voilà qui lui semblait suffisamment menaçant et dissuasif. C'est ainsi qu'un père devait parler à sa fille : sans mâcher ses mots.

— Et à présent, nous allons chez les Peagrove, puisque je crois savoir que M. Saunders n'y a pas été invité, crut-il bon d'ajouter.

Isabel émit un second sanglot, plus fort que le premier, et déclara d'une voix pathétique :

— Tu veux dire que *tu* vas chez les Peagrove ! Moi, je vais chez dame Ashford !

Et avant que James comprenne ce qui lui arrivait, Isabel se jeta sur la portière, l'ouvrit d'une poussée et, avec un style que Sara Woodhart lui aurait envié, se précipita dehors.

Son père se retrouva soudain très seul dans le cabriolet. Que Dieu le préserve des jeunes femmes amoureuses ! Décidément, ce n'était pas ainsi qu'il avait prévu de passer la soirée...

Il rajusta son chapeau sur sa tête, s'élança à son tour par la portière restée ouverte et courut derrière son enfant dans la rue encombrée.

2

Lorsque Kate Mayhew entra dans la cuisine où brûlait un grand feu de cheminée, Posie, l'une des domestiques, la rejoignit dans un froufrou de jupons.

— Oh, mademoiselle ! s'écria-t-elle sans lui laisser le temps de refermer la porte. Vous ne devinerez jamais !

— Henry a mis un autre serpent dans la poche de la robe de chambre de son père, suggéra Kate en enlevant ses gants avant de déboutonner sa pelisse.

— Non...

— Jonathan a encore prononcé ce mot en présence de sa mère.

— Quel mot, mademoiselle ?

— Vous savez bien, celui qui commence par la lettre m.

— Oh, non, mademoiselle. Rien de tel. Quelqu'un vous attend au salon.

— J'espère qu'il s'agit de M. le comte, dit-elle en ôtant sa coiffe qu'elle suspendit à un crochet près de la porte. Il devait me retrouver au concert et j'ai passé une heure à le chercher partout.

— Il s'est trompé d'église, expliqua Posie en trotinant derrière Kate qui se déplaçait dans la cuisine. Le maître ne sait plus à quel saint se vouer ! Il va finir par trouer le plancher, à force d'aller et venir devant la porte du salon.

Kate s'arrêta devant le miroir placé au bas de l'escalier à l'intention des domestiques, afin qu'elles

puissent rajuster leur coiffe avant de franchir la porte matelassée qui donnait accès au reste de la maison. Elle essaya sans grand succès de dégager la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front en la faisant bouffer. L'air frais du printemps avait rosi ses joues. Inutile de les pincer pour rehausser leur couleur. En revanche, son nez brillait et elle dut y appliquer une touche de farine.

— Pauvre Freddy, dit-elle. Depuis combien de temps est-il là ?

— Vous veniez de partir quand il est arrivé, répondit Posie en la regardant dans le miroir.

Kate soupira.

— Oh là là... Mme Sledge est fâchée ?

— Bien sûr que non ! Quand ses amies du club de couture lui demanderont demain à qui était la voiture garée devant la maison, elle sera fière comme un paon de leur annoncer qu'elle appartenait au comte de Palmer.

— Venu rendre visite à la gouvernante de ses enfants ? glissa Kate en redressant le camée qui fermait le col en dentelle de son chemisier.

— Elle ne leur dira pas ça, mais leur laissera penser que c'est *elle* qu'il honorait de sa visite...

La porte matelassée s'ouvrit brusquement et Phillips, le majordome, apparut en haut des marches. Posie eut tout juste le temps de se précipiter derrière la grande table en bois et de se mettre à polir assidûment l'une des casseroles en cuivre qui s'y trouvait.

En revanche, Kate fut moins chanceuse. Elle n'avait rien à faire au sous-sol, selon celui qu'elles avaient surnommé Grincheux.

— Mademoiselle Mayhew, lança-t-il effrontément tout en descendant l'étroit escalier. Je crois vous avoir déjà fait remarquer que vous n'êtes nullement tenue d'emprunter l'entrée de service. En tant que gouvernante des enfants, vous êtes habilitée à utiliser l'entrée principale.

Kate faillit rétorquer que la première présentait l'avantage non négligeable de lui éviter de tomber nez à nez avec lui, la plupart du temps. Estimant plus prudent de ne pas exprimer cet avis à voix haute, elle s'aperçut que Phillips se contenait difficilement.

— Si vous l'aviez fait, vous auriez pu constater que M. le comte de Palmer vous attend depuis près de deux heures dans le grand salon.

— Oh, monsieur Phillips, je suis *vraiment* désolée. Lord Palmer devait me retrouver à un concert, ce soir, mais nous nous sommes manqués et...

— À l'avenir, mademoiselle Mayhew, continua l'homme avec une raideur d'automate, lorsque vous inviterez des personnes titrées dans cette maison, je vous saurai gré de m'en informer afin que je puisse décanter le cognac qui convient suffisamment à l'avance.

Il semblait vraiment furieux. Fou de rage d'avoir dû servir un cognac de qualité secondaire à un comte. Un majordome du standing de Phillips risquait de ne jamais s'en remettre.

Pas plus qu'il ne pardonnerait à Kate. Tout espoir d'entente entre eux était définitivement compromis. D'autant que la jeune femme n'en était pas à son premier méfait. Elle avait commencé par emmener son chat avec elle, ce qui constituait aux yeux de Phillips une offense impardonnable. Mais, non contente d'avoir introduit dans la maison une créature répugnante, tout juste bonne selon lui à chasser les rats dans les sous-sols, elle osait à présent l'humilier.

Peut-être serait-il plus sage qu'elle se mette en quête d'un autre emploi.

— Honnêtement, monsieur Phillips, si j'avais pu deviner que...

— Ce n'est pas à moi que vous devez des excuses, mademoiselle Mayhew, mais au maître qui ne savait plus comment divertir le comte pendant que vous vous promeniez.

Elle fronça les sourcils. Ce n'était pas sa faute, après tout, si Freddy était étourdi au point de ne pouvoir retenir une adresse et qu'il décidait ensuite de l'attendre dans le salon des Sledge. Et comment Phillips osait-il lui reprocher d'être sortie puisqu'elle n'était pas de service, ce soir ? Elle avait tout de même le droit de profiter de sa soirée de liberté...

Mais il ne servait à rien d'essayer de discuter avec le Grincheux.

Soulevant ses jupes, Kate s'engagea dans l'escalier et frôla le majordome sans s'arrêter.

Effectivement, Sledge arpentait l'épais tapis d'Orient devant la porte du salon, au risque d'y creuser un trou. Dès qu'il la vit, il accourut.

— Oh, mademoiselle Mayhew, vous voilà enfin ! Le comte... le comte de Palmer est là. Il vous attend. Je lui ai apporté le journal du jour, que je n'avais pas jeté, heureusement. Cela l'a aidé à patienter, je crois.

Kate sourit à son employeur. Ce n'était pas un mauvais homme, mais il était assommant. Il avait épousé une cousine très laide sans se douter qu'un jour elle hériterait d'une fortune qui lui permettait aujourd'hui de s'offrir une gouvernante à plein temps et d'entretenir de nombreux missionnaires et des centaines d'indigènes en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

— Croyez-vous que le comte serait intéressé par les brochures du révérend Billings sur la mission, mademoiselle Mayhew ? J'ai remarqué que les jeunes gens les plus distingués se soucient rarement des défavorisés. Ils ne pensent qu'à la chasse et au théâtre. Je me demande d'ailleurs si c'est seulement une question d'ignorance. Bien sûr, s'ils ne connaissent pas les terribles conditions de vie des Papous, si personne ne les a sensibilisés sur le sujet...

— Je suis d'accord avec vous, monsieur Sledge. Je lui en parlerai. Je suis sûre qu'il sera captivé.

M. Sledge, d'ordinaire très pâle, rougit de plaisir.

— Vraiment, mademoiselle Mayhew ? Vous le pensez vraiment ?

— Absolument, affirma Kate en lui prenant le bras et en l'obligeant à s'écarter du seuil du salon. Vous et Mme Sledge devriez remettre un paquet de brochures à Freddy – je veux dire, à M. le comte – pour qu'il les lise ce soir, et à sa prochaine visite vous pourrez l'interroger sur leur contenu.

M. Sledge en eut le souffle coupé.

— Quelle idée formidable ! s'exclama-t-il. Je vais en parler immédiatement à Mme Sledge. Nous en avons tout un tas de nouvelles, notamment sur les conditions déplorables dans lesquelles les femmes papous mettent leurs enfants au monde, et sur le travail admirable que le révérend Billings a accompli pour améliorer les choses...

— Oh, M. le comte sera très intéressé, n'en doutez pas.

M. Sledge s'éloigna en se frottant les mains, et Kate retint un éclat de rire en ouvrant la porte du salon.

— Eh bien, Freddy, je vous ai mis dans de beaux draps ! M. Sledge est parti chercher ses précieuses brochures.

L'homme de haute taille, aux cheveux blonds, se détourna de l'âtre avec un air coupable, et elle ne tarda pas à comprendre pourquoi. Il avait fait bon usage du journal de son employeur en le transformant en boulettes de papier qu'il lançait dans le feu. Il avait épuisé les pages mondaines et s'attaquait à la partie financière quand elle avait fait irruption dans la pièce.

Kate secoua la tête.

— Vraiment, Freddy ! Vous êtes pire que Jonathan Sledge qui n'a que cinq ans.

Freddy Bishop, neuvième comte de Palmer, releva le menton.

— Il a bien fallu que je m'occupe en vous attendant, Katie.

— Et il ne vous est pas venu à l'esprit de lire ce journal, plutôt que de le mettre en pièces ? s'étonna-t-elle

en se baissant pour tenter vainement de redonner une forme décente à ce qui restait du quotidien.

— Lire cette prose assommante sur les troubles en Inde et tout ce qui s'ensuit ? Quelle barbe ! Qu'est-ce qui vous a retenue, Kate ? Il y a des heures que je vous attends. Je suis allé dans cette église où il ne se donnait aucun concert. Seule la femme du vicaire, une créature acariâtre occupée à enlever des vieilles affiches des murs, se trouvait là. Elle m'a répondu fort désagréablement quand je lui ai demandé l'heure du concert de Mahler. Elle ressemblait à un morceau de bois mort.

— Vous vous êtes encore trompé d'église, et il s'agissait de Chopin, pas de Mahler, rectifia Kate en se laissant tomber dans un fauteuil. La *Polonaise* était très réussie.

— Je m'en tape, de la *Polonaise*, jura le comte de Palmer.

— Freddy ! feignit de s'offusquer Kate en riant.

— Je m'en moque, corrigea-t-il en s'installant à son tour dans un fauteuil. J'ai raté le concert, et maintenant il est trop tard pour que je vous emmène dîner. Les Sledge, ces sinistres andouilles, vont se retirer et vous allez devoir en faire autant. Vous n'aurez pas une nouvelle soirée de liberté avant une semaine, alors la *Polonaise*, vous comprenez, qu'est-ce que je m'en tape !

Kate rit de nouveau.

— Ne vous en prenez qu'à vous-même. Si vous aviez pris la peine de noter l'adresse, vous l'auriez peut-être gardée en mémoire.

Le comte changea de ton en enchaînant avec humour :

— Si vous cessiez de jouer les têtes de mules et acceptiez de m'épouser, je n'aurais pas besoin d'écrire des adresses, puisque vous seriez toujours là pour me les rappeler.

Elle fit la moue.

— Vous êtes sur la bonne voie. Je ne crois pas qu'il existe une seule Londonienne capable de résister à un homme qui la traite de tête de mule.

Freddy tira sur son épaisse moustache dorée.

— Pourquoi êtes-vous si entêtée, Kate ?

— Je ne suis pas entêtée, Freddy. Je vous aime, mais pas comme une femme doit aimer son mari. Je veux dire que... je ne suis pas amoureuse de vous.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes jamais tombée amoureuse auparavant.

— Non, admit-elle. Mais j'ai lu des livres et...

— Oh, vous et vos livres !

— Vous devriez essayer d'en lire un, cela pourrait vous plaire.

— J'en doute. Et quel rapport avec le fait que vous soyez ou non amoureuse de moi ? Aimer, cela s'apprend aussi, dit-il avec feu. Vous apprenez vite, il paraît. On raconte que vous exercez vos fonctions de gouvernante avec une efficacité redoutable.

— Qui raconte cela ? s'indigna Kate.

Le comte chassa cette question d'un geste.

— Je sais me faire aimer, vous savez. Virginia Chitten-house était folle de moi, le printemps dernier. Elle a versé toutes les larmes de son corps quand je lui ai annoncé que mon cœur était à vous à jamais, même si vous n'avez plus un sou et qu'avec les années, votre caractère devient acerbe.

— Vous n'auriez pas dû éconduire Virginia Chitten-house, répliqua Kate avec aplomb. Elle n'a pas du tout le caractère acerbe, elle, et elle vient d'hériter de cinquante mille livres.

Le comte de Palmer se redressa brusquement.

— Je me fiche de cinquante mille livres. C'est vous que je veux, Katherine Mayhew !

Kate plissa les yeux avec un air suspicieux.

— Combien de verres de cognac avez-vous ingurgités en m'attendant, Freddy ?

— Vous allez renoncer à votre métier de gouvernante immédiatement et vous enfuir avec moi à Paris.

— Seigneur ! Nous en viendrions aux mains bien avant d'atteindre Calais. J'espère vraiment que vous êtes ivre. C'est la seule explication logique à votre conduite extravagante.

Vaincu, le comte se laissa aller contre le dossier.

— Je ne suis pas ivre. Je me suis seulement ennuyé à mourir en vous attendant. Ce nigaud de Sledge n'a cessé de venir me demander toutes les cinq minutes si j'avais besoin de quelque chose. Et il a essayé de me parler de ses poupons néo-guinéens.

— Papous néo-guinéens, corrigea-t-elle en souriant.

— Bon, oui, peu importe. Où étiez-vous, Kate ? Le concert devait se terminer à neuf heures.

— Je suis rentrée en omnibus, voyez-vous, car au cas où vous l'auriez oublié, je n'ai pu emprunter votre voiture puisque vous avez brillé par votre absence.

Elle lui jeta un regard réprobateur, cherchant un moyen d'échapper à une nouvelle proposition de mariage.

— Oh, j'allais oublier, ajouta-t-elle. J'ai assisté à une scène extraordinaire, en rentrant. C'était tout près, sur Park Lane. Un homme a fait basculer une jeune fille sur son épaule et a tenté de la jeter dans un cabriolet.

Le comte de Palmer s'agita dans son fauteuil et son visage se rembrunit.

— Qu'êtes-vous en train d'inventer pour vous dérober au sujet du mariage ? Je ne suis pas dupe, Kate. Cette fois, je suis totalement déterminé. J'en ai même parlé à ma mère. Elle m'a répondu que si je tenais à me ridiculiser, elle ne pouvait rien pour moi.

Kate poursuivit comme si elle n'avait rien entendu :

— Je vous jure que je dis la vérité. Je n'en revenais pas. J'ai dû menacer l'homme avec la pointe de mon parapluie pour qu'il se résigne à reposer la jeune fille par terre.

Freddy cligna des yeux.

— Était-ce un Oriental ?

— Mais non ! Quelle idée ! C'était un gentleman, du moins l'a-t-il affirmé. D'après l'habit de soirée qu'il portait et le laquais qui l'accompagnait, il en avait l'air, en tout cas. Il était grand, très large d'épaules, des cheveux noirs indisciplinés, brun de peau...

— Un Oriental ! s'obstina Freddy.

— Non, Freddy, il n'était pas oriental, le détrompa-t-elle patiemment.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Il s'exprimait dans un anglais irréprochable, sans l'ombre d'un accent, et son laquais l'appelait « milord ». Il avait les yeux verts les plus extraordinaires que j'aie jamais vus. Les Orientaux ont les yeux sombres, si je ne me trompe. Les siens étaient clairs et luisaient comme ceux d'un chat.

— On dirait que vous l'avez bien détaillé, remarqua Freddy en se raidissant.

— Évidemment ! Il se tenait à deux pas de moi. Je l'ai très bien vu, malgré l'épais brouillard. De plus, il était éclairé par les lumières de la maison.

— Quelle maison ?

— Le deuxième en partant d'ici, un peu plus bas sur la gauche.

Le comte de Palmer se détendit aussitôt.

— Oh, c'est *Traherne*.

— Pardon ?

— *Traherne*. Il s'est installé chez le vieux Kellogg pour la saison, la première de sa fille.

— Oui. La jeune personne qu'il traitait de manière aussi abusive s'est avérée être sa fille. Une forte tête, à première vue.

— Elle s'appelle Isabel, dit Freddy en réprimant un bâillement. D'après la rumeur, elle ne se soucie pas plus des convenances que son père. Elle s'est donnée en spectacle à l'opéra, l'autre soir, en se jetant au cou d'un jeune sans le sou. C'était extrêmement

embarrassant, même pour un observateur blasé comme moi. Je comprends que Traherne la traite un peu rudement.

— Je n'ai jamais entendu parler de lord Traherne. Il est vrai que je n'ai plus aucune vie mondaine depuis un certain temps, mais...

— Pas Traherne. Wingate. James Traherne est le second marquis de Wingate. Ou le troisième, je ne sais plus...

— Wingate ? Ce nom m'est familier.

— Et pour cause. Il a été au centre d'un fameux scandale... quoique vous deviez être à l'école, à l'époque. J'étais moi-même encore à Éton. Vos parents et les miens en parlaient, un jour au déjeuner. Des choses pareilles font forcément l'objet de...

— Quelles choses ?

Kate n'avait jamais été friande de ragots, encore moins depuis qu'elle en avait elle-même fait les frais. Mais les yeux verts du marquis l'avaient frappée...

— Le divorce des Wingate. On n'a parlé que de cela pendant des mois, il a fait la une des journaux... Ce n'est pas que je les lise, mais on ne peut s'empêcher de parcourir les gros titres quand on les déchire page par page...

— Un divorce, dites-vous ? Non, vous devez vous tromper. La jeune fille, Isabel, m'a dit que sa mère était morte.

— Oui, c'est vrai. Morte sans un sou sur le Continent, après que Traherne l'eut traînée devant les tribunaux avec son amant.

— Son amant ? releva-t-elle, incapable de dissimuler son intérêt. Freddy ! insista-t-elle comme il se taisait. Continuez, voulez-vous ?

— Oh oui, un vrai scandale, reprit-il plaisamment. Ils s'étaient mariés beaucoup trop jeunes. Traherne avait épousé la fille unique du duc de Wallace, un mariage d'amour. Elle s'appelait Elizabeth, si mes souvenirs sont bons. Bref, ce fut un amour à sens unique,

semble-t-il. À peine un an après la naissance d'Isabel, Traherne surprit sa femme dans les bras d'un poète irlandais, lors d'un bal dans sa propre maison. Le marquis balança son rival à travers l'une des fenêtres du deuxième étage et, dès le lendemain, il était chez son avocat.

— Seigneur ! Est-il mort ?

— Traherne ? Bien sûr que non. Je suis sûr que c'est lui que vous avez vu, ce soir. Il ne sort plus beaucoup, et c'est compréhensible. Aucune hôtesse convenable ne le convie plus à sa table. Je suppose toutefois qu'il va devoir faire son retour dans le monde s'il veut marier sa mégère de fille.

Kate prit une longue inspiration. Ses relations déjà anciennes avec le comte de Palmer lui avaient forgé une patience à toute épreuve.

— Je voulais dire, est-ce que l'amant de sa femme est mort, après que lord Wingate l'eut jeté par la fenêtre ?

— Oh, non. Pas du tout. Il s'en est remis et a épousé Elizabeth, une fois le divorce prononcé. Bien sûr, ils ont dû quitter définitivement l'Angleterre. Personne ne voulait plus d'eux après cette histoire, pas même leur famille.

— Et l'enfant ?

— Isabel ? Eh bien, Traherne l'a élevée. Jamais il n'aurait laissé sa femme, enfin son ex-femme, s'en charger. Je doute qu'elle ait jamais revu sa fille, d'ailleurs. Je me souviens que peu de temps après, le vieux Wallace – le père d'Elizabeth – a voulu rendre visite à sa petite-fille, mais Traherne le lui a interdit. Ce n'est guère charitable.

— En effet. Quelle horrible histoire !

— Oh, elle n'est pas finie. Vous ne connaissez pas le pire.

— Je ne tiens pas à l'apprendre, Freddy. Merci.

— Vous avez tort, c'est assez délectable.